



HAL
open science

**Edward W. Soja, Los Angeles et la Justice Spatiale.
Relire Postmetropolis: critical studies of cities and
regions vingt ans après.**

Sophie Didier

► **To cite this version:**

Sophie Didier. Edward W. Soja, Los Angeles et la Justice Spatiale. Relire Postmetropolis: critical studies of cities and regions vingt ans après.. Justice spatiale = Spatial justice, 2018. halshs-02070051

HAL Id: halshs-02070051

<https://shs.hal.science/halshs-02070051>

Submitted on 16 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Edward W. Soja, Los Angeles and Spatial Justice

Relire *Postmetropolis : critical studies of cities and regions* vingt ans après

Sophie Didier

« I focus my critical studies of cities and regions on such achievable goals as **spatial justice** and **regional democracy**, terms which have rarely appeared in such explicit juxtaposition elsewhere in the literature. » (Soja, 2000 : 14 ; c'est l'auteur qui souligne)

Cette brève note de lecture commentée vise à revenir quelque vingt ans plus tard sur un ouvrage particulier de la production d'un géographe, Edward W. Soja, qui a occupé une place de choix dans la formulation de la discussion scientifique actuelle sur les enjeux de justice liés à l'espace (même si cette formulation était à son goût bien trop imparfaite¹). Elle revient aussi, à travers l'effort mémoriel que représente la recontextualisation d'un ouvrage majeur publié il y a près de vingt ans, sur un moment privilégié de la construction du champ des études urbaines critiques, et sur le poids d'une ville en particulier dans cette construction, Los Angeles. Enfin, cette note est aussi et surtout l'occasion de saluer la mémoire d'Edward Soja disparu fin 2015, la grande place qu'il a occupée dans la construction du projet scientifique de *JSSJ*, ainsi que le soutien indéfectible qu'il a apporté à la revue pendant dix ans.

Traduire en français *Postmetropolis*

En bon compagnon de route de l'aventure, Soja avait répondu présent pour le colloque de Nanterre « Justice et injustice spatiale » qui s'est tenu en 2008 en prélude à la fondation de la revue. Son invitation avait été fortement motivée par la lecture que les organisateurs avaient faite des derniers chapitres de *Postmetropolis*², chapitres qui posaient fermement la question de la justice en lien avec le nouvel ordre urbain, ainsi que le rappelle la citation en ouverture de cette note de lecture. La contribution de Soja au colloque, formalisée dans un article du numéro 1 inaugural de la revue (Soja, 2009), préfigurait en quelques sortes la sortie en 2010 de *Seeking Spatial Justice*, l'ouvrage qui l'associe le plus directement à la discussion sur la justice spatiale (Soja, 2010). Mais pour beaucoup d'entre nous, cette présence de Soja dans le paysage de *JSSJ* remonte à plus loin, et notamment aux années suivant directement l'an 2000, quand nous avons lu avec admiration souvent, et avec étonnement parfois, *Postmetropolis*.

Pour certains, cette lecture était une évidence guidée notamment par leurs choix de terrain, car *Postmetropolis* est aussi une synthèse de l'état des connaissances sur une ville, Los Angeles, qui a peiné à se faire reconnaître comme objet de recherche digne d'intérêt pour les sciences sociales et les études urbaines en particulier. Soja raconte d'ailleurs assez malicieusement dans

1. Ainsi, Soja précise la justice spatiale comme « the specific pairing of spatial + justice as something more than just the spatial aspects of social justice » (Soja, 2011 : 98).

2. J'userai par la suite de ce raccourci pour dénommer un livre qui comporte un sous-titre particulièrement signifiant du projet scientifique de l'ouvrage.

Thirdspace, son ouvrage précédent (Soja, 1996), comment une demande de financement déposée par un de ses collègues au début des années 1980 et destinée à comprendre les processus en cours de désindustrialisation/réindustrialisation à Los Angeles avait reçu de la part des évaluateurs scientifiques du projet une réponse relevant de l'incompréhension totale. Il était bien connu à l'époque que Los Angeles n'était pas une ville industrielle, point-barre³. Et puis, allons plus loin, Los Angeles n'était finalement pas une ville non plus, pour des études urbaines fermement ancrées dans les terrains classiques de la côte Est et du Midwest (New York peut-être, mais surtout bien sûr Chicago). Si l'on excepte en effet la somme historique novatrice produite par le grand journaliste Carey McWilliams dans l'immédiat après-Guerre et qui fera date pour les historiens de la ville (McWilliams, 1946), Los Angeles a volé largement en dessous du radar scientifique jusqu'au début des années 1980, alors même que la métropole connaissait à partir des années 1950 les plus forts taux de croissance du continent nord-américain comme en anticipation des autres métropoles de la Sun Belt. *Postmetropolis*, de par sa capacité à synthétiser l'ensemble des travaux produits sur la ville de la fin des années 1980 à la fin des années 1990, assoit définitivement l'exemple angeleno dans le paysage, en dépassant le travail de géohistoire d'inspiration marxiste très minutieux produit par Mike Davis au tout début de la décennie (Davis, 1990) pour esquisser une théorisation plus globale sur la transformation des métropoles et pourquoi pas, réfléchir à sa valeur de modèle, même si l'ambition de ce livre en particulier n'est pas de jouer au jeu de la création de nouveaux modèles visant à remplacer celui de l'école de Chicago : c'est plutôt du côté de la frange la plus postmoderne des auteurs travaillant sur Los Angeles⁴ qu'il faudra voir venir de ce point de vue, et notamment chez Michael Dear et Steven Flusty qui franchiront ce pas peu de temps avant la sortie de *Postmetropolis*, pas forcément d'ailleurs avec une totale réussite (Dear et Flusty, 1999 et pour une critique du modèle, Dorier-Apprill et Gervais-Lambony [éds.], 2007 : 22-23).

Plusieurs d'entre nous, grands amateurs de *Postmetropolis*, s'étaient mis en tête en 2007 de traduire collectivement en français l'ouvrage, mais le projet n'a malheureusement pas abouti, malgré l'intérêt de son auteur. Et c'est peut-être pour le mieux : il semble difficile de rendre en français certaines parties de l'ouvrage, car en plus de l'élégance de l'écriture scientifique en anglais de Soja, plusieurs dispositifs d'exposition sur lesquels je reviendrai ultérieurement ne nous auraient certainement pas rendu la tâche de traduction très facile... Surtout, le projet de traduction est né sûrement trop tard, à un moment où l'édition scientifique française en géographie s'était déjà repliée sur quelques niches commerciales plus lucratives, manuels de premier cycle et de concours, et peu avant la remarquable réouverture par des éditeurs non strictement universitaires traduisant et publiant plusieurs ouvrages en études urbaines critiques (voir notamment les traductions de Davis à La Découverte et celles de Harvey et Davis aux Prairies Ordinaires). Difficile donc à l'époque de faire la promotion d'ouvrages comme ceux de Soja, très centrés sur une critique théorique de différents courants de la géographie anglophone, quand bien même ses inspirations principales sont à tracer du côté de la *French Theory*, Henri

3. Et pour boucler la boucle historique : il semble que cette anecdote concernait en fait son collègue de Géographie économique Allen J. Scott, qui en parle lui aussi dans une réponse à article publiée dans *Antipode* en 1999 (Scott, 1999).

4. On pourrait à ce stade discuter de l'emploi de l'étiquette « école de Los Angeles » pour regrouper tous ces auteurs, si on caractérise les écoles par un partage de méthodes, de références théoriques et de milieu institutionnel (susceptible de générer des projets communs et de soutenir la formation de kyrielles de doctorants). Si Walter Nicholls reconnaît le statut d'école au milieu angeleno des années 1990 (Nicholls, 2011), elle semble plus contestable aux dires de Soja lui-même (voir note n°8 de ce texte).

Lefebvre et Michel Foucault notamment (voir sur Foucault et son rapport à l'espace le chapitre qui lui est consacré dans *Postmodern Geographies*, Soja, 1989). Pourtant, *Postmetropolis*, par l'ambition de sa démonstration et son grand projet de synthèse des études urbaines critiques de la fin des années 1990, aurait peut-être pu être vendu en France comme un renouvellement des traditionnels manuels de Géographie urbaine⁵.

Mais l'ouvrage se fera très discret dans les pages des revues françaises de Géographie à l'occasion de sa sortie, probablement en raison de la forte résistance des grandes revues et des écoles de géographie françaises qui y étaient associées à l'étiquette « postmoderne » trop rapidement peut-être collée sur le dos de Soja. Une seule recension de *Postmetropolis* en 2003, soit trois ans après sa sortie chez Blackwell, réalisée par Yves Guermond, sera publiée dans *l'Espace géographique*. *Postmetropolis* y partagera d'ailleurs la vedette avec *Postmodern Geographies* (Soja, 1989), mais aussi avec le *Spaces of Postmodernity* de Michael Dear et Steven Flusty, et avec l'ouvrage de synthèse de Claudio Minca, *Postmodern Geography. Theory and praxis*. C'est que la recension paraît à l'époque dans un numéro spécial de la revue consacré à un grand débat sur... le postmodernisme en Géographie (et en France, et quinze ans trop tard faudrait-il peut-être ajouter), débat qui donnera lieu à une fameuse querelle des anciens et des (post)modernes s'il en fut : on y retrouve notamment plusieurs des co-auteurs et éditeurs (Christine Chivallon, Béatrice Collignon et Jean-François Staszak) du *Géographies anglo-saxonnes* paru chez Belin en 2001 (dans lequel Soja ne figure bizarrement pas, mais dans lequel on retrouve notamment David Harvey et David Sibley à la rubrique « La géographie radicale et sa postérité », Staszak, 2001 ; et pour le débat lui-même, Antheaume *et al.*, 2004). De fait, *Postmetropolis* inspirera beaucoup plus les travaux des géographes français s'intéressant dans les années 2000 et 2010 à la ville et à l'urbain en général, et au phénomène métropolitain en particulier, mais aussi au comparatisme avec des métropoles « autres », en testant la valeur des arguments avancés dans l'ouvrage pour qualifier le changement historique de nature des processus d'urbanisation à une échelle globale.

Une suite à *Thirdspace*

Postmetropolis arrive chronologiquement dans l'oeuvre de Soja quatre ans après *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places* (Soja, 1996), et il est intimement lié à cet ouvrage pour le moins atypique, structuré en deux grandes parties qui pourraient finalement se lire indépendamment les unes des autres : d'abord l'hommage à Henri Lefebvre rédigé sous la forme d'une « biographie géographique » (pour reprendre les termes de Soja lui-même, dans une interview retranscrite dans Benach et Albet, 2010 : 63), puis son exploration personnelle dudit Troisième espace, à la fois méthode d'analyse de la spatialité empruntant aux études culturelles radicales et objet de cette analyse ; et enfin, la seconde partie explorant tour à tour Amsterdam et Los Angeles, sous forme de visites à la première personne et d'applications « empiriques » des développements théoriques précédents. Il semble, et la conclusion de *Thirdspace* comme l'introduction de *Postmetropolis* le confirment, qu'au départ, les deux ouvrages ne devaient faire qu'un, mais que, suite au conseil de son éditeur, Soja aurait dû publier un second ouvrage dénommé *Posmetropolis* dans la foulée du premier, en guise de *companion book* plus empirique.

5. L'ouvrage propose d'ailleurs en introduction de chapitre des pistes de lecture destinées à aller plus loin, à la manière d'un manuel.

Prévue en 1997, la sortie de *Postmetropolis* ne se fera finalement qu'en 2000 après une somme considérable d'ajouts et d'extensions (l'ouvrage pèse ses 440 pages), et en suivant une structuration particulièrement sophistiquée. Toute la première partie revient sur les trois Révolutions urbaines, et reconstruit en une soixantaine de pages l'histoire mondiale de la ville et de l'urbain (rien que ça !), tout en introduisant l'idée centrale d'une Quatrième révolution en cours exemplifiée par la métropole angeleña. La seconde partie, après une introduction géohistorique sur l'agglomération de Los Angeles, propose les fameux six discours sur la postmétropole, discours qui représentent un panorama complet des études de l'époque sur Los Angeles et qui empruntent à différents positionnements théoriques, du marxisme et de la théorie de la régulation au postmodernisme et ses questionnements sur la différence ou l'hyper-réalité... Enfin, la troisième partie revient sur les événements de 1992, vus comme le moment de cristallisation de la Quatrième révolution urbaine évoquée en première partie, et ouvre sur les futurs possibles de la ville qui sont autant d'ouvertures pour la théorie et pour l'action.

L'ouvrage portera en fait moins que le précédent *Thirdspace* sur une théorie générale de la spatialité des individus et des sociétés. *Thirdspace* est un livre de géographe en somme, qui se perd parfois dans les méandres de l'abstraction par un effet de flou entre les catégories, objets et concepts discutés sous le même terme de Tiers-espace (voir pour une critique assez sévère en français des épistémologies proposées dans *Thirdspace*, Chivallon, 2004). Soja reprendra dans *Postmetropolis* les pistes lancées à la toute fin de *Thirdspace* sur Los Angeles en mobilisant l'arsenal analytique conçu dans *Thirdspace* à partir de la trilogie lefebvríenne des espaces perçus/conçus/vécus (Lefebvre, 1974) pour l'appliquer à sa lecture synthétique en trois grands chapitres de la ville en général et de la métropole angeleña en particulier. De fait, les deux ouvrages communiquent à plusieurs titres, et, de la même manière, la lecture des deux dans la foulée donne l'impression d'une rumination sur la longue durée des mêmes questions théoriques centrales remises sur le tapis d'un livre à l'autre, voire en écho distant des publications précédentes de l'auteur (et notamment *Postmodern Geographies*, Soja, 1989). Mais ce processus apparaît au final comme largement cumulatif, ce qui confère à *Postmetropolis* son envergure et son ambition théorique, à la fois pour la géographie en tant que discipline, et pour les études urbaines en tant que champ d'investigation transdisciplinaire.

Marxisme, postmodernisme, et autres étiquettes

Il est difficile en effet d'étiqueter Soja de manière simple dans son rapport à la théorie, au-delà de son appartenance à un courant des études urbaines critiques plus éclectique dans son approche théorique que les plus traditionnels courants marxistes des études urbaines radicales (pour deux contextualisations en français de ces enjeux de positionnement au sein de la grande famille critique, anglophone, et francophone, voir Staszak, 2001 et Morange et Calbérac, 2012). *Postmetropolis* représente de ce point de vue l'aboutissement d'un long cheminement théorique et cumule plusieurs approches et une somme de lectures à la fois théoriques et empiriques d'une envergure considérable. Cette combinatoire est au service d'un décortilage ici de l'objet « métropole postmoderne », autant que de la construction de l'épistémologie propre à laquelle l'objet renvoie. La position de l'auteur est finalement très logique : si la ville est bien entrée dans une phase de transformation nouvelle, cette fameuse Quatrième révolution urbaine, il est absolument nécessaire de changer la manière même dont on la regarde et les outils avec

lesquels on la regarde⁶. Ainsi, il écrit de manière lefebvrienne : « new ways of making practical and theoretical sense of the empirically perceived, conceptually represented, and actually lived spaces of the city need to be developed. » (Soja, 2000 : 150). Si on combine cet impératif aux précédentes avancées proposées par Soja, on saisit mieux la filiation des arguments avancés au fil des pages :

1/ Soja reprend un premier combat contre l'historicisme des sciences sociales et des marxistes en particulier (quand bien même il se reconnaît largement de la filiation de David Harvey dans le pré-supposé du développement inégal qui guide sa lecture de la production urbaine – Harvey, 1978). Ce combat contre l'historicisme est central pour lui depuis les années 1980 et il vise à replacer la dimension spatiale aux côtés de la dimension historique dans l'analyse des sociétés, à parts égales. Il renvoie plus globalement aux trois directions que devrait emprunter une pensée spatiale critique : la prise en compte de la spatialité ontologique de nos existences, mais aussi la compréhension de la place centrale de l'espace comme production sociale et enfin, l'exercice raisonné de ce qu'il appelle la dialectique socio-spatiale, à savoir que le spatial façonne le social tout autant que l'inverse (Soja, 1980). Cette ligne lui aura valu d'être accusé de fétichiser l'espace, mais elle sera mise à profit dans *Postmetropolis* dans une articulation très convaincante entre théorie et empirie, notamment, j'y reviendrai, dans ses premières réflexions sur la justice spatiale.

2/ Il livre également un combat annexe pour la reconnaissance de la double approche micro-macro, quand il se dit frustré souvent par les micro-approches anthropologiques des postmodernes qui sacrifient l'échelle de l'agglomération dans leurs analyses sous la contrainte d'être au plus près de l'expérience des subalternes dans la ville. Mais il est tout aussi frustré par les approches surplombantes traditionnelles pour des disciplines comme la géographie notamment. Pour Soja, l'échelle de l'agglomération est évidemment essentielle pour la compréhension des spatialités propres à la transition postmétropolitaine, et il reviendra sur cette question des villes-régions dans son dernier texte publié dans l'*International Journal of Urban and Regional Research*, à l'occasion d'un débat lancé dans les pages de la revue sur son éventuel changement de nom (et donc sur un éventuel abandon de la mention du « régional » dans le titre). Soja a profité de l'occasion pour plaider à nouveau pour la dimension régionale en rappelant les phénomènes inédits provoqués par ce changement d'échelle de l'urbain, mais aussi le poids que fait peser cette nouvelle échelle de l'habiter sur la recherche d'une forme juste de prise de décision, ce qu'il comprend comme un enjeu de démocratie régionale (Soja, 2015).

3/ Enfin, le troisième combat de *Postmetropolis*, directement issu des propositions faites dans *Thirdspace* et *Postmodern Geographies*, porte sur le décloisonnement des analyses (géographiques notamment) entre « réel » objectif et représentations, pour arriver à une troisième voie d'inspiration lefebvrienne indispensable pour comprendre la dimension vécue de la postmétropole (ce qu'il nomme le *real-and-imagined*, Soja, 1996 : 10). Cette méthode d'analyse doit aussi selon lui ouvrir des tiers-espaces créatifs pour l'action. Ainsi, sa reprise et son inversion de la notion d'hyper-réalité dans la dernière partie de *Postmetropolis* sur la suite légale donnée aux émeutes de 1992 apporte une preuve de l'efficacité potentiellement redoutable de ce décloisonnement entre réel et imaginaire géographique, ici combiné avec la méthode de la dialectique socio-spatiale :

6. On est bien ici dans un projet scientifique très spécifique à la géographie dite « postmoderne » qui dépasse largement les objets d'étude pour réfléchir à une refondation épistémologique profonde, voir à ce propos les remarques de Bernard Debarbieux dans *Géographies anglo-saxonnes* (Staszak, 2001: 208).

« The electronic cyberspaces, Simcities, and hyperrealities of everyday life were being slowly infiltrated by, as bell hooks described them, those who dare to desire differently, to look away from the conventional ways of seeing and acting upon the oppression of race, class, and gender to open new spaces for struggle that work to transform prevailing imagery, create strategic alternatives, and project new images that subvert and transform our established worldviews » (Soja, 2000 : 404-405).

Pour résumer : on ne retrouve pas chez Soja le pessimisme absolu porté par Mike Davis dans ses analyses pionnières des transformations de la métropole angeleña de la fin du XX^e siècle, et notamment pour tout ce qui concerne sa militarisation (Davis, 1990). Si Soja reprend et salue les analyses de Davis (non sans les critiquer toutefois), pour lui, il n'y a pas de fatalité dans cette forme urbaine nouvelle, et tout ce qui la compose est potentiellement ouvert à contestation et au retournement. C'est une ligne directement inspirée de Lefebvre qu'il suit ici, et qu'on retrouvera par la suite chez plusieurs chercheurs en études urbaines critiques inspirés par la notion de Droit à la Ville, à l'image par exemple de Kurt Iveson dans un article de 2013 :

« To start with the key lesson of Lefebvre, the production of space is a contested process. The shaping and reshaping of urban spaces is a product of complex power-geometries, as different actors seek to determine who and what the city is for. Among the resources mobilized in these power struggles are capital, property rights, planning codes, spatial design, law, various policing techniques and technologies, education, socialization, and labour. Of course, the capacity to mobilize these resources is not limited to one group. This is not to say that the city is free of power imbalances, just to observe that there is no operation of power that is beyond subversion and/or appropriation for a range of different (and possibly unintended) uses » (Iveson, 2013 : 942).

Car s'il ne fallait retenir qu'un seul de ces nombreux combats, c'est celui de l'utilité sociale qui serait peut-être le plus à propos (quand bien même Soja lui-même, et c'est une limite forte souvent soulignée à propos de son travail, était un géographe en chambre et n'était pas directement concerné par une traduction de ses travaux vers l'action). La filiation marxiste de Soja, qui puise dans le développement inégal et la notion de crise, se complète ainsi des diverses théories de la différence (et notamment des théories postcoloniales et féministes) pour trouver dans les interstices de la production urbaine des espaces de lutte. Au final, la démarche de Soja reste bien profondément transversale et humaniste dans son effort d'analyse : ne pas s'enfermer, ne pas se contenter d'une vision binaire des faits pour mieux comprendre les transformations en cours impose d'écouter les autres disciplines et les autres tout court. Il s'adresse aussi directement aux autres disciplines, ainsi, quelques années plus tard, dans une réponse à la recension de *Seeking Spatial Justice* faite par Marcelo Lopez de Souza, à propos du « tournant spatial » dont il fut l'un des champions les plus efficaces : « The spatial turn has spread much further and deeper than de Souza imagines, inspiring innovative thinking in such diverse fields as critical legal studies, education, literary criticism, art history, theoretical archeology and critical theology, leaving most (but certainly not all) geographers squabbling in the background⁷ » (Soja, 2011 : 99).

Parties 1 et 2 : 4 révolutions urbaines et 6 discours sur la postmétropole

7. De fait, Soja n'a pas toujours été tendre avec les géographes, qui auraient selon lui tendance à sous-estimer la valeur de leurs propres approches, ce qu'il fait remonter à ce fameux complexe d'infériorité entretenu par la domination de la discipline historique dans l'analyse des faits sociaux... et ce qui lui a évidemment valu d'être accusé de fétichisme spatial par les marxistes plus classiques. Sa position d'extérieur dans de nombreux débats transdisciplinaires a certainement contribué à sa formalisation de la centralité de l'espace dans la construction sociale.

Cet éclectisme se retrouve dans la structure de *Postmetropolis* qui débute par une première partie en forme de grande fresque historico-théorique. Soja commence par une analyse de la Première révolution urbaine en s'appuyant sur une lecture croisée des archéologues du fait urbain moyen-oriental, de l'ouvrage de Jane Jacobs consacré à l'économie urbaine (Jacobs, 1969) et des plus récents apports de la géographie économique de l'époque (Storper, 1997, Scott, 1989) pour démontrer la capacité créative portée par les agglomérations. Cette combinaison de lectures lui permet de formuler l'hypothèse (véritable coup de pied dans la fourmilière marxiste) que le fait urbain précède la production du surplus agricole, en convoquant les exemples de Jéricho et de Çatal Hüyük. Soja se tourne ensuite vers la civilisation sumérienne comme représentative de la Seconde révolution urbaine, distincte de la première par l'échelle de son organisation spatiale et les transformations du pouvoir sur l'ensemble du territoire qu'elle sous-entend. Puis, le rythme accélère vers la Troisième révolution urbaine en lien avec l'industrialisation, qui pour Soja n'est pas seulement remarquable par la taille des agglomérations qu'elle provoque mais aussi par la transformation sociale globale des sociétés qu'elle représente :

« this revolutionary reorganization of cityspace required not only making room for the millions of new migrants and for the infrastructure of industrial production but also for the development of new ways to keep this emerging industrialized space economy of urbanism together, to administer and reproduce the social and spatial relations of capitalism at its now tightly nested global, national, regional, and local state scales » (Soja, 2000 : 77).

Ici, Soja, raccroche bien les wagons de l'économie politique marxiste, et il en reprend ensuite la notion de crise à travers une lecture des interprétations de Manuel Castells et David Harvey des crises urbaines des années 1960 et de la restructuration globale qu'elles ont provoquées. Ces développements, très érudits, préparent l'exposition spéculative d'une possible Quatrième révolution urbaine à partir de l'exemple de Los Angeles, posée comme représentative d'une crise cette fois-ci générée directement par la restructuration qui a suivi les années 1960 et qui suggère un nouveau genre de développement des processus d'urbanisation, tout à la fois palimpseste des temps passés de la ville industrielle-capitaliste « classique » et de ses restructurations, et simultanément site-témoin privilégié de ce genre inédit de restructuration « à l'envers » : « The concluding chapter on Los Angeles thus serves to raise the question of whether what we are witnessing today, after thirty years of intense urban restructuring, may be the start of a fourth Urban Revolution, a question that, like many others, I leave open to alternative viewpoints » (Soja, 2000 : 15).

La seconde partie de *Postmetropolis* articule dès lors l'ensemble des schémas interprétatifs⁸ produit sur cette transformation de la nature de la production urbaine, vue depuis Los Angeles. Il s'agit pour Soja de pas privilégier l'un par rapport à l'autre car ils sont largement interdépendants, ni non plus de poser que ces schémas interprétatifs viennent se substituer totalement aux précédents dont la force perdure du fait des inerties spatiales et structurelles de la métropole moderne (voir notamment son rejet de la notion du terme de post-industriel). Soja tente une théorisation globale en combinant six discours qui sont autant de pistes théoriques, empiriques et méthodologiques très différentes. Le premier discours, *The Postfordist Industrial Metropolis*, renvoie aux travaux de l'école d'économie régionale et urbaine représentée par ses collègues de UCLA, Allen J. Scott et Michaël Storper (Scott, 1990 ; Storper, 1997), pour qualifier la

8. « If indeed there is a distinctive Los Angeles "school" of critical urban and regional studies, as some have claimed, then these six discourses represent its major overlapping subdepartments » (Soja, 2000 : 16).

transformation de la base économique régionale métropolitaine et ses dimensions spatiales. Le second, *Cosmopolis*, interroge la mondialisation de la métropole et ses différentes acceptions, et est notamment l'occasion d'un grand retour sur la compréhension de la notion de mondialisation en lien avec les dynamiques du capital et du travail. Le troisième, *Exopolis*, aborde la suburbanisation comme caractéristique de la restructuration de la forme urbaine par ses périphéries, loin des schémas classiques de la centralité métropolitaine. Le quatrième, *Fractal City*, aborde la question des inégalités intra-urbaines et celle de la diversité culturelle et ethnique. Le cinquième, *The Carceral Archipelago*, renvoie directement aux travaux de Mike Davis sur la militarisation de l'espace, le développement des enclaves-forteresses, et l'enfermement carcéral des plus pauvres. Le sixième enfin, *Simcities*, s'appuie sur les sémiologues et théoriciens européens de l'hyper-réalité comme Jean Baudrillard et Umberto Eco pour démonter les paysages urbains de l'hyper-réalité où le simulacre a fini par remplacer les originaux, et Soja reprend pour partie, mais de manière beaucoup plus convaincante, ses précédentes analyses du comté d'Orange, publiées au début des années 1990.

Cette synthèse extrêmement complète, extrêmement détaillée, fonctionne de fait comme un prélude à la troisième partie qui revient sur la cristallisation en 1992 des incohérences et de l'explosion de ce système urbain particulier : la restructuration post-crise de Los Angeles qui a suivi d'autres crises urbaines, celle de Watts en 1965 puis celle du régime de production fordiste, cette restructuration a produit le nouvel ordre urbain exposé dans les six discours. Los Angeles s'est transformée vers plus de globalisation, plus de transformation de sa base économique, plus de main-d'œuvre flexible et bon marché venue du monde entier, etc., au prix de contradictions fortes qui finissent par épuiser le modèle quelque vingt ans après.

Partie 3 : Los Angeles 1992, retour sur un moment historique et ouverture sur la justice

Très certainement, c'est la dernière partie de *Postmetropolis* intitulée *Lived Space. Rethinking 1992 in Los Angeles*, qui a pu sembler la plus surprenante pour des lecteurs français plus habitués à une certaine norme du bien-écrire scientifique. Cette partie, dont le titre fait évidemment écho à l'espace vécu lefebvrien, revient donc sur les événements qui ont eu lieu à Los Angeles dans la semaine du 29 avril au 4 mai 1992, ont causé la mort de plus de 60 personnes, la destruction de près de 4 000 immeubles dans une vaste zone allant de Koreatown à Compton, et plus de 11 000 arrestations. Les émeutes de Los Angeles, appelées par Soja des « Justice riots », mais aussi connues sous le nom de « L.A. Uprising »⁹, sont ici racontées par un dispositif narratif qui renvoie au projet scientifique de l'auteur tel qu'exposé dans *Thirdspace* : il s'agit, à travers la forme du collage, d'aller au-delà de la dichotomie entre les catégories perçues/conçues pour atteindre cette troisième dimension dans l'écriture de l'urbain qui dépasserait et les écritures objectivantes d'une part, et la division classique entre géographie du réel et géographie des imaginaires des lieux d'autre part. Directement inspirée par les lectures en études culturelles radicales que Soja a mobilisées dans *Thirdspace*, cette troisième partie relève en quelque sorte plus de l'invocation que d'une recherche classique et ordonnée de causes, effets, et conséquences.

9. Ce qui nous renvoie à l'inévitable et néanmoins nécessaire contestation de sens que porte ce genre d'événement, contestation essentielle pour Soja dans la compréhension fine des espaces vécus.

De fait, l'effet polyphonique produit est particulièrement fort, et reflète finalement assez bien la confusion d'interprétation qui a accompagné à l'époque les événements. Les émeutes ont en effet fait l'objet, comme tout événement marquant de ce type, de nombreuses interprétations contradictoires, mais c'est aussi leur caractère incroyablement médiatique qui a brouillé les esprits, une partie des événements de la semaine ayant été couverte non-stop par les hélicoptères des télévisions locales puis relayée en boucle sur les chaînes nationales. En ignorant des pans entiers des émeutes « vécues » dans le reste de la métropole, cette couverture partielle et partielle imposait de fait une forme d'hyper-réalité des émeutes au monde entier, ce que la polyphonie proposée par Soja vise à contredire, ou à tout le moins nuancer.

Les pistes des témoignages qui fonctionnent comme autant d'interprétations sont donc entremêlées dans la troisième partie : les émeutes étaient-elles le produit d'une polarisation raciale, un genre d'écho des émeutes de Watts en 1965, cette fois-ci déclenchées par le verdict d'acquittement prononcé à l'encontre des policiers responsables du tabassage de Rodney King ? S'agissait-il plutôt d'une explosion sociale liée à la restructuration insoutenable du système économique angeleno et généralisée aux secteurs les plus paupérisés de la métropole, quand les arrestations lors des pillages de ces émeutes de la faim d'un nouveau genre ont identifié parmi les pillards une majorité de population d'origine latino-américaine ? S'agissait-il encore de la contestation d'un système local (notamment policier, mais pas seulement) oppressif et démocratiquement opaque ? Le collage de la troisième partie ne favorise pas une interprétation plutôt qu'une autre, mais se termine sur une montée en généralité représentative dans ses conclusions de la méthode d'exposition :

« What was happening in 1992, viewed with hindsight from the edge of a new millenium, may very well have been a profound local turning point, marking with other events before and after a shift from a period of crisis-generated restructuring to the onset of a new era of **restructuring-generated crises**. In other words, the full-grown postmetropolis has reached a stage when innovative practices and restructured urban spatialities that proved most successful in restoring robust economic growth and in effectively controlling social unrest after the 1960s are now showing signs of disturbing dysfunctionality. » (Soja, 2000 : 354, c'est l'auteur qui souligne).

La boucle est bouclée avec la première partie, et la formule, portant la tradition marxiste d'analyse des crises un cran au-dessus (ou plus exactement un pas de côté), fera date, et à juste titre. Mais Soja ne s'arrête évidemment pas là : il raconte dans la postface les huit années qui se sont écoulées pour Los Angeles. Les premières constatations (*New Beginnings I*, p. 396-407) semblent très pessimistes : renforcement de la militarisation de l'espace public et de la distanciation physique entre riches et pauvres, montée en puissance du discours politique local anti-immigration, et finalement tour de passe-passe politique de la reconstruction post-émeutes. L'histoire édifiante de *Rebuild LA*, super-comité nommé par le Maire Tom Bradley pour la reconstruction et confié à Peter Ueberoth, grand entrepreneur du secteur des transports et du tourisme encore tout auréolé de sa gloire passée d'organisateur des Jeux Olympiques de 1984, est lue comme un classique appareillage public/privé prônant le *trickle-down effect* et la réanimation de l'esprit d'entreprise des quartiers, mais fonctionnant au final au service de la consolidation de l'influence des grandes entreprises privées dans le système angeleno, voire simplement de leur réassurance post-crise (pour un bilan récent de la pantalonnade RLA, voir Chadburn, 2017).

Le bilan des efforts officiels de la reconstruction comme de l'évolution générale de la métropole est donc sévère, et l'espoir d'une sortie de crise semble à première vue compromise... mais la seconde partie de la postface vient au contraire proposer une tout autre direction. *New*

Beginnings II. Struggles for Spatial Justice and Regional Democracy (p. 407-415) fonctionne comme la conclusion de l'ouvrage, et interprète au contraire les « signes encourageants » (selon les termes mêmes employés par Soja, ma traduction – Soja, 2000 : 411) des mouvements sociaux angeleno et leur évolution post-1992. Les exemples choisis piochent entre les collectifs d'usagers des transports en commun (la Bus Riders Union), les organisations du travail défendant les travailleurs les plus précarisés mais aussi les plus emblématiques de la transformation fonctionnelle des postmétropoles (travailleurs des secteurs du ménage, de l'hôtellerie-restauration, avec l'exemple du mouvement *Justice for Janitors*), les coalitions inédites dans leur intersectionnalité (c'est ici l'exemple de la Los Angeles Alliance for a New Economy, LAANE, qui est développé en p. 411-413)... Ces exemples montrent l'émergence de l'adoption de stratégies délibérément spatiales dans la lutte contre le creusement des inégalités, et *in fine*, c'est tout l'argument de la justice spatiale qui prend corps dans un double mouvement théorique et empirique qui sera largement suivi comme schéma général pour l'ouvrage suivant de Soja, *Seeking Spatial Justice* (Soja, 2011, et pour un commentaire sur la mobilisation de la notion de justice spatiale chez Soja, Dufaux et Didier, 2014). Ainsi, en présentant la fragmentation urbaine angelena comme une force et un outil de choix dans la construction d'un horizon de justice possible, grâce au recours à l'espace, Soja provoque aussi une certaine analyse marxiste à tendance pessimiste : c'est un retour au grand principe de la ville comme point de maximisation de la densité et de l'hétérogénéité, et donc comme creuset d'innovation sociale qui transparait à nouveau ici. Oui, la fragmentation est réelle, mais Soja sous-entend que c'est la forme urbaine même dans sa fragmentation qui permet de trouver et d'inventer ces fameux Troisième-espaces propices à l'émancipation.

Conclusion : *Postmetropolis*, vingt ans après ?

Postmetropolis se termine donc sur une note d'espoir, et sur une introduction à la notion de justice spatiale que Soja mûrira encore pendant dix longues années. Il serait tentant de lire *Postmetropolis* aujourd'hui au regard des récentes évolutions et événements marquants du fait urbain planétaire, pour reprendre l'intuition de Lefebvre remise au goût du jour de la société mondiale du tout-urbain (Brenner et Schmid, 2014). Je ne suis pas sûre que ce type de rétropédalage soit très juste vis-à-vis de l'auteur, qui n'a jamais à ma connaissance prétendu être visionnaire. Pourtant, on peut tirer encore aujourd'hui les fils tendus par *Postmetropolis* : dans la crise des subprimes et la financiarisation de la production urbaine, qui fut particulièrement visible dans les périphéries urbaines évoquées par l'auteur ; dans la crise des sans-abris à Los Angeles, centrale dans le débat politique local de l'année 2017-2018 ; mais aussi dans le retour du débat sur la condition urbaine des minorités aux États-Unis, et notamment de la minorité noire, à l'occasion des événements de Ferguson, après une décennie où les conservateurs avaient classé comme « post- raciale » la société états-unienne tout entière ; dans la poursuite cette fois-ci globalisée de la transformation de la base économique des plus grandes métropoles, et dans le développement profondément inégal qui en découle, au point que les questionnements sur la lutte contre les inégalités, contre la fragmentation urbaine et pour la justice spatiale sont devenus des items courants de la liste des courses des grandes institutions internationales ; dans la récurrence enfin des insurrections urbaines des quartiers populaires, et l'exemple de la France des banlieues de 2005 notamment vient ici à l'esprit, etc.

Je referme l'ouvrage que j'avais lu *in extenso* à sa sortie, puis à nouveau en 2007 au moment du projet de traduction avec exactement le même sentiment initial, impressionnée par la sophistication de la structure et la capacité de synthèse de l'auteur, et en même temps un peu soulagée que ce soit fini, un peu pour les mêmes raisons... *Postmetropolis*, ouvrage très rempli, explore beaucoup de pistes qui ne seront pas suivies ensuite par Soja, mais les échos de l'ouvrage qu'on retrouve dans les travaux des anciens étudiants ou doctorants de Soja à UCLA viennent en prendre le relais. Pour ne citer que quelques-unes de ces prolongations et inspirations croisées, entre élève et professeur : approches critiques et féministes de la planification (Hooper, 1998), Droit à la ville (Purcell, 2003), mouvements sociaux urbains (Nicholls et Uitermark, 2016), dimension spatiale de l'injustice (Dikeç, 2007), mais aussi transposabilité des grandes théories à des contextes, au Sud, profondément autres de production urbaine (Myers, 2011 ; Kanai, 2013)...

Et je terminerai du coup sur ce que cette question aujourd'hui d'actualité scientifique du comparatisme (Robinson, 2016), appelée directement par Soja dans l'introduction de l'ouvrage, m'évoque plus directement : *Postmetropolis* a été écrit en un temps où la formulation d'un tournant au Sud des études urbaines (Parnell et Robinson, 2012) n'était pas encore à l'ordre du jour, où dominait encore la théorie des villes globales, et où les interprétations du fait urbain au Sud étaient de fait soit considérées comme anormales, soit comme en retard. Pourtant, *Postmetropolis*, de par son assise empirique forte, ne prétendait pas ériger Los Angeles en précurseur ou en modèle absolu des dynamiques globales de l'urbanisation (Soja, 2000 : 17). Quinze ans plus tard, dans le sillage de la controverse épistémologique portée dans la revue *International Journal of Urban and Regional Research* à propos du décentrement au Sud des études urbaines (Scott et Storper, 2015), Soja plaidera pour un décloisonnement non dogmatique entre Nord et Sud, preuve renouvelée de l'ouverture démontrée dans *Postmetropolis* :

« What the globalization of the urban suggests is that the differences between urbanization in the developed versus the developing world are decreasing. They have certainly not disappeared entirely, but more than ever before their similarities make it possible for London to learn from Lagos as much as Lagos can learn from London. It is this global balance that must inform contemporary urban and regional studies, not some categorical Eurocentrism or Third Worldism » (Soja, 2015 : 378).

Pour citer cet article : Sophie DIDIER, « Edward W. Soja, Los Angeles, et la justice spatiale », [“Edward W. Soja, Los Angeles, and Spatial Justice”, traduction : Sophie Didier], *Justice spatiale | Spatial Justice*, n° 12, octobre 2018 (<http://www.jssj.org>).

References

Antheaume Benoît et al., « Débat : le post-modernisme en Géographie », *L'Espace Géographique*, 1-33, 2004, p. 6-37.

- Benach** Nuria, **Albet** Abel, *Edward W. Soja. La perspectiva postmoderna de un geógrafo radical*, Barcelone, Icaria, 2010.
- Brenner** Neil, **Schmid** Christian, *Implosions/Explosions. Towards a Study of Planetary Urbanism*, Berlin, Jovis, 2014.
- Chadburn** Melissa, « The Destructive Force of Rebuild LA. How the Nonprofit Created after the 1992 'Riots' Failed the Community it was Supposed to Help », *Curbed L.A.*, 2017 (<https://la.curbed.com/2017/4/27/15442350/1992-los-angeles-riots-rebuild-la>).
- Chivallon** Christine, « Débattre autour du postmodernisme : commentaires de textes choisis », *L'Espace Géographique*, 1-33, 2004, p. 43-58.
- Davis** Mike, *City of Quartz. Excavating the Future in Los Angeles*, Londres, Verso, 1990.
- Dear** Michaël, **Flusty** Steven, « Postmodern Urbanism », *Annals of the Association of American Geographers*, 88-1, 1998, p. 50-72.
- Dikeç** Mustafa, *Badlands of the Republic. Space, Politics and Urban Policy*, Oxford, Blackwell, 2007.
- Dufaux** Frédéric, **Didier** Sophie, « Edward W. Soja : à la recherche de la justice spatiale », in **Gintrac** C., **Giroud** M. (éds.), *Villes contestées : pour une géographie critique de l'urbain*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2014, p. 383-389.
- Dorier-Apprill** E., **Gervais-Lambony** P. (éds.), *Vies citadines*, Paris, Belin, 2007.
- Harvey** David, « The Urban Process under Capitalism : a Framework for Analysis », *International Journal of Urban and Regional Research*, 1978, p. 101-131.
- Hooper** Barbara, « The Poem of Male Desires: Female Bodies. Modernity, and "Paris, Capital of the Nineteenth-Century" », in **Sandercock** L. (éd.), *Making the Invisible Visible. A Multicultural Planning History*, Berkeley, University of California Press, 1998, p. 227-254.
- Iveson** Kurt, « Cities Within the City : Do-It-Yourself Urbanism and the Right to the City », *International Journal of Urban and Regional Research*, 37-3, 2013, p. 941-56.
- Kanai** Juan Miguel, « On the Peripheries of Planetary Urbanization: Globalizing Manaus and its Expanding Impact », *Environment and Planning D: Society and Space*, 32, 2014, p. 1071-1087.
- McWilliams** Carey, *Southern California Country. An Island on the Land*, New York, Duell, Sloan & Pearce, 1946.
- Morange** Marianne, **Calbérac** Yann, « Géographies critiques "à la française" ? », *Carnets de géographes*, 4, 2012 (http://www.carnetsdegeographes.org/PDF/debat_04_01_Morange_Calberac.pdf).
- Myers** Garth, *African Cities. Alternative Visions of Urban Theory and Practice*, Londres, Zed Books, 2011.
- Nicholls** Walter J., « The Los Angeles School : Difference, Politics, City », *International Journal of Urban and Regional Research*, 35-1, 2011, p. 189-206.
- Nicholls** W., **Uitermark** Justus, *Cities and Social Movements. Immigrant Rights Activism in the US, France, and the Netherlands, 1970-2015*, Hoboken-Oxford, Wiley-Blackwell, 2016.
- Parnell** Susan, **Robinson** Jennifer, « (Re)Theorizing Cities from the Global South : Looking Beyond Neoliberalism », *Urban Geography*, 33-4, 2013, p. 593-617.
- Purcell** Mark, « Citizenship and the Right to the Global City: Reimagining the Capitalist World Order », *International Journal of Urban and Regional Research*, 27-3, 2003, p. 564-590.
- Robinson** Jennifer, « Comparative Urbanism: New Geographies and Cultures of Theorizing the Urban », *International Journal of Urban and Regional Research*, 40-1, 2015, p. 187-199.
- Scott** Allen J., *Metropolis. From the Division of Labor to Urban Form*, Los Angeles, University of California Press, 1988.

-
- Scott** Allen J., « Los Angeles and the L.A. school : a Response to Curry and Kenney », *Antipode*, 31-1, 1999, p. 29-36.
- Scott** Allen J., **Storper** Michaël, « The Nature of Cities: The Scope and Limits of Urban Theory », *International Journal of Urban and Regional Research*, 39-1, 2015.
- Soja** Edward W., « The Socio-Spatial Dialectic », *Annals of the Association of American Geographers*, 70-2, 1980, p. 207-25.
- Soja** E. W., *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Theory*, Londres, Verso, 1989.
- Soja** E. W., *Thirdspace. Journeys Through Los Angeles and Other Real-And-Imagined Spaces*, Oxford, Blackwell, 1996.
- Soja** Edward W., *Postmetropolis : Critical Studies of Cities and Regions*, Hoboken-Oxford, Wiley-Blackwell, 2000.
- Soja** E. W., « The City and Spatial Justice », *JSSJ*, 1, 2009 (<http://www.jssj.org/wp-content/uploads/2012/12/JSSJ1-1en4.pdf>).
- Soja**, E. W., *Seeking Spatial Justice*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2010.
- Soja** E. W., « Accentuate the Regional », *International Journal of Urban and Regional Research*, 39-2, 2015, p. 372-381.
- Staszak** Jean-François (éd.), *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, 2001.
- Storper** Michaël, *The Regional World. Territorial Development in a Global Economy*, New York, Guilford Press, 1997.